

Bruxelles : l'aide sociale n'a que faire de la douleur des rescapé-e-s

Vingt-deux ans après le génocide des Tutsi du Rwanda, alors que la plupart des génocidaires sont libres – ayant purgé leur peine ou n'ayant jamais été inquiétés par la justice – Eugénie nous rappelle ici que l'indifférence et l'injustice peuvent tuer, aussi brutalement que le firent sur les collines les grenades et les marchettes. Eugénie dénonce une injustice vécue à Bruxelles, injustice que vivent beaucoup d'autres rescapé-e-s, où l'on voit que malheureusement, la vie des génocidaires prime encore trop souvent sur la douleur destructrice des rescapés. Elle lance ici un appel. « Un appel aux survivants des massacres systématiques des Tutsi, de 1959 à 1993, et aux rescapé-e-s de son épilogue, en 1994, à témoigner. » Leur témoignage est une preuve irréfutable du génocide perpétré contre les Tutsi, leur silence tue d'une façon invisible et permet aux acteurs et complices de ce génocide de se fondre dans la masse et d'échapper à toute forme de justice. »

Le Professeur Naasson Munyandamutsa, qui nous a malheureusement quitté en mars dernier, venait en soutien aux rescapé-e-s : il les épaulait pour qu'ils tentent, malgré les traumatismes, les blessures, le déchirement et la douleur, à trouver un sens à leur vie. Tout comme les rescapé-e-s, il savait le silence assassin et s'efforçait d'aider la parole à se libérer.

Je n'ai jamais pensé qu'un jour en Belgique, j'allais être amenée à côtoyer mes génocidaires au quotidien. Ces génocidaires qui ont essayé de m'exterminer, qui ont exterminé mon mari, mes amis, mes connaissances, ma famille, ma belle-famille, maintenant la majorité est libre. La justice demande que nous les survivants, montrions les preuves qu'ils sont responsables de nos morts, de notre mort, de notre extermination. Comment peut-on nous demander de fournir des preuves ? Comme si, quand la mort vous pourchasse, vous avez le temps de la regarder, de vous retourner, de filmer, d'écrire, de savoir comment elle est habillée, ce qu'elle avait en main, de savoir le jour et l'heure.

Le génocide ce n'est pas $1+1=2$; c'est quelque chose d'innommable, d'indescriptible ; nous les victimes ne pouvons pas donner d'autres preuves que notre douleur, notre mal. Mais cette douleur n'est pas suffisante, elle n'est pas visible.

Je me demande si un jour ce sera possible vraiment de juger les génocidaires, car ces génocidaires font la loi, préparent le génocide, ses idéologies et les soutiennent. Je me demande ce qu'il faut faire. Est-ce que l'espoir dans la justice est encore possible ?

Quand on dit, voilà celui ou celle qui m'a pourchassé, voilà celui qui m'a violé, voilà celle qui a tenu la machette sur mes tempes, et

qu'on te dit : prouve-le ! Quelles preuves voulez-vous ? Dans mon cas, cette preuve je ne peux pas la fournir et d'autres rescapés non plus.

Ce qu'on ignore, c'est que les survivants de cette horreur ont encore peur, et que nommer ou oser parler de ce qui leur est arrivé est encore difficile. C'est tellement douloureux, comme une plaie saignante. C'est comme si on demandait à une plaie saignante de parler, de prouver, mais ce n'est pas possible.

Il faudrait une autre loi, une autre façon de juger les génocidaires. Les seuls témoins de leurs actes, ce sont eux-mêmes ! Ceux qui les ont soutenus, ceux qui les ont formés, ce sont les seuls témoins qui peuvent donner ces preuves que la justice nous demande à nous les survivants du génocide. Il ne faut pas nous tuer encore une autre fois en nous disant : prouvez votre génocide ! Ce n'est pas notre génocide, nous en sommes victimes. Il a été préparé et exécuté par d'autres personnes, rwandaises ou non. Comment voulez-vous qu'au fond d'un trou où j'attends que la mort m'enferme, que je prenne les preuves comme si je pensais que j'allais survivre ? Il ne faut pas nous demander ça, il faut chercher chez les auteurs, les acteurs, les complices, les sponsors, c'est chez eux qu'il faut aller demander ces preuves, de les juger et d'éviter qu'ils commettent d'autres crimes sanguinaires.

Ce que le monde ignore, c'est que ces génocidaires ont tué les Tutsi, mais demain ce sera qui ? Ce sera quelqu'un d'autre, une autre « ethnie ». En tout cas, les qualifications pour les génocidaires ne manquent pas : Tutsi, Juif, Arménien, chrétien, etc.

Il faut arrêter ça ! Parfois je doute, n'est-ce pas une utopie ? Quand tout le monde se lève au moment des commémorations ou dans des conférences qui abordent ce crime de génocide, on entend « plus jamais ça ». Mais je me suis rendu compte que ce un mot vide, vide, vide. Et on le prononce sans se rendre compte de ce que l'on dit, plus jamais ça... Ce n'est qu'un souhait.

Je suis quelqu'un d'optimiste, d'utopiste peut-être, j'ose ne pas désespérer. Le monde ne peut pas appartenir aux criminels et aux génocidaires.

Actuellement tous les espoirs que j'avais, dans la justice, la compassion, la reconstruction, la solidarité envers les rescapés du génocide, cet espoir s'est aminci et s'est presque effacé. Je me rends compte que les survivants sont face à leurs malheurs, aux conséquences du génocide. Un exemple : moi qui croyais avoir nommé ce qui m'est arrivé et avoir tourné la page, voilà qu'un beau jour, je me retrouve dans ma profession, dans le même service que la personne qui est venue me tuer le 24 février 1994. Je n'y croyais pas, c'était irréel.

Quand j'ai compris cette réalité cauchemardesque, j'ai pris mon courage pour aller alerter mes supérieurs. La supérieure que je suis allée voir, la seule chose qu'elle ait faite, elle s'est étonnée que dans son équipe – attention une équipe d'assistants sociaux, ce n'est pas n'importe quoi – il y ait des génocidaires des Tutsi rwandais. Elle n'en revenait pas, ce n'était pas possible pour elle. Et pourtant, c'est la réalité : ma tueuse est assistante sociale au département de l'aide sociale du Centre Public d'Aide Sociale de la ville de Bruxelles. Ma chef m'a regardé, elle s'est décomposée et m'a dit que j'étais une femme courageuse ! j'espérais qu'elle ferait quelque chose, mais la seule chose qu'elle a faite est encore pire.

Après mon entretien avec elle, je suis tombée malade à cause du poids du génocide et de l'intrusion de cette personne dans mon univers professionnel. Cette génocidaire a tout remué en moi, dans mon inconscient, les horribles choses que mon corps a accumulées m'ont rendue malade.

Et pendant cette période, la responsable a qui j'ai été raconter mon drame, qu'est ce qu'elle a fait ? Avec le conseil du CPAS, ils ont mis fin à ma carrière professionnelle chez eux parce que mon absence pour maladie désorganisait le service. Voilà la réponse qu'on m'a

donnée en tant que rescapée devenue malade du fait que ma tueuse est revenue ! Pour me tourmenter, me faire faire des cauchemars, pour me faire somatiser, pour hanter mes nuits en Belgique, au point de m'empêcher de dormir, de respirer. Au point de rendre mon cœur instable. Mon cœur qui a recommencé à battre la chamade comme en 94 quand la mort me guettait. Voilà l'aide du CPAS de la ville de Bruxelles, un centre d'aide public, voilà la réponse qu'elle m'a donnée !

Les mots me manquent, j'ai besoin du silence pour comprendre comment on peut faire des choses pareilles, comment on peut fermer son cœur face au malheur des rescapés du génocide, face à notre douleur, face à nos tourments. Comment peut-on ne pas nous aider ? Ne pas nous protéger ? Je ne demandais pas grand-chose au CPAS, je demandais tout simplement de m'éviter les rencontres avec cette génocidaire, seulement. C'était possible, ce centre a beaucoup de services. Mais la seule chose qu'ils ont trouvée, c'est de mettre fin à ma carrière professionnelle. Les conséquences vous les connaissez tous. C'est la fin des moyens d'existence, et quand tu n'as pas ces moyens, qu'arrive-t-il après ? Vous le savez tous.

Maintenant j'ai besoin d'ouvrir les yeux sur la réalité qui m'entoure en tant que rescapé. Apprendre comment l'apprivoiser, comment je dois vivre avec mes tueurs, les tueurs des miens, comment je peux réagir quand la société qui doit me protéger reste impénétrable.

Vivre pendant le génocide c'était dur, mais comme je pensais qu'on allait tous y passer, c'était « vivable » car c'était l'attente de la fin. Mais maintenant que j'ai la vie, je me rends compte que je dois vivre dans un monde indifférent, cela fait encore plus mal. J'ai besoin d'apprendre pour apprivoiser ce mal sociétal, cette société qui rend malade, qui ne protège pas, une jungle où il n'y a que des requins, des broyeurs qui sont là pour m'émietter.

Voilà où j'en suis, mais je ne désespère pas. À défaut je leur dirai, comme cela, le jour où ces broyeurs me broieront, ils ne diront pas qu'ils ne l'ont jamais su.

Je vais leur dire de nouveau pour qu'ils le sachent, que les Tutsi ont existé, ont été exterminés. Qu'ils sachent que la mort physique et psychique des survivants du génocide des Tutsi est de leur faute ; c'est de la faute de la société qui ne fait rien pour eux.